

beaucoup à faire connaissance. Notre liaison dura deux jours, que nous employâmes à parcourir les églises, car mon compagnon était singulièrement dévot et tenait à faire provision d'indulgences; son visage avait un vernis de componction très-accusé et son *œil pénitent ne pleurait qu'eau bénite*. Dans la rue, j'avais à subir des catilinaires qui mettaient ma patience à de rudes épreuves. Il avait le Mexique en horreur; tout ce qui concernait le peuple mexicain était odieux, révoltant, scandaleux; habitudes honteuses, mœurs dégoûtantes, types matériels, esprits abrutis; les femmes étaient ci et ça, les hommes autre chose. Le clergé seul était excepté de ces anathèmes; il le trouvait fort à plaindre d'avoir à diriger un pareil troupeau. Cet homme, issu lui-même d'une race dégradée qui a tant à se plaindre de l'oppression, ne cessait de maudire un peuple abâtardi aussi, sans trouver la loyauté suffisante pour maudire les oppresseurs de ce peuple.

Le second jour que nous passâmes ensemble était un dimanche. Il y avait eu combat de coqs le matin : homélie ! il y avait combat de taureaux le soir : homélie ! bals publics : homélie ! cabarets : homélie ! profanation complète du jour du Seigneur ! Là-dessus, nous entrions dans un temple, il s'agenouillait avec force signes de croix à côté du bénitier d'abord, puis devant le maître autel, puis devant celui de la Vierge. Après ces trois longues stations, il admirait les pompes du culte, et le luxe de la mise en scène lui arrachait des pleurs d'attendrissement, des éjaculations de foi.

A midi, je compris que je n'avais pas en moi les grâces nécessaires pour soutenir plus longtemps une pareille intimité, mais avant de rompre en visière à mon Hibernois, je résolus de me venger un peu de ce qu'il m'avait fait souffrir. Il parlait d'aller entendre vêpres et recevoir la bénédiction à la cathédrale, je commençai par lui dire

que mon intention, à moi, était d'aller aux *toros*. Aye ! il tourna à l'aigre-doux et se tut. Alors, je lui contai en retour de ses homélies sur la corruption du peuple, une foule d'anecdotes scandaleuses sur le clergé du lieu. Mensonges ! mensonges ! c'est l'argument ordinaire. Je le mis au pied du mur en lui disant d'un air serré que j'avais vu, de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu. Il faillit avoir un coup de sang, car il était pléthorique, et je crus qu'il allait me donner un démenti, mais c'était encore de la naïveté de ma part; à peine remis, il me désarçonna à son tour en me répondant : que tous les torts étaient de mon côté, car, si j'avais été un bon jeune homme, si je n'avais pas été chercher les *padres* ailleurs qu'au cloître ou à la sacristie, je n'aurais pas pu constater leurs irrégularités et il n'y aurait pas eu scandale. Le scandale étant toute l'offense, et moi portant tout le poids du scandale, j'étais, en effet, le seul coupable. — Nous nous séparâmes là-dessus très-froidement en apparence.

La crainte que d'autres ne me jettent le même argument à la face fait que je m'abstiens de dire ici ce que j'ai vu.

CHAPITRE IX.

Distractions. — Tauromachie. — Les trois plaies de Guadalajara.
 — Le suffrage universel et Santa-Anna. — La foire de San-Juan.
 — Amnistie. — Motifs apparents et motifs secrets. — Indécisions.
 — Départ pour Mexico.

L'existence que nous menions était douce et paisible. Ce calme avait quelque chose de particulièrement enchanteur pour moi, c'était une réaction favorable; après les émotions des mois précédents, mon hygiène générale

réclamait ce repos et m'en faisait une volupté. J'étais heureux de me replier sur moi-même, de me faire ermite quelques jours au fond de notre délicieuse thébaïde. Aussi me sentais-je disposé à pardonner aux gens du pays une inactivité dont bénéficiait mon penchant du moment; j'aimais à voir le travail se suspendre, les magasins et comptoirs se fermer de midi à trois heures pour la sieste et le soir dès l'*Oracion*, bien que ma raison, imbue de plus saines notions sur l'emploi du temps, condannât en secret cette indolence préméditée. Mais, comment se gendарmer contre une jouissance!

La fabrique recevait quelques visiteurs, en petit nombre, mais gens de choix : le docteur Clément, M. Aguerre, M. Jones, Américain du nord fixé depuis longues années dans ces parages, les familles Llanoz et Celayeta, etc. MM. Llanoz et Celayeta sont Mexicains tous deux et, à eux seuls, ils suffiraient pour me faire penser tout le bien possible de leur race et me donner la plus grande confiance en son avenir. Chaque matin, l'arrivée des journaux de Mexico, le *Diario oficial*, le *Trait d'union*, créait une petite diversion; les feuilles avaient cinq à six jours de date, les nouvelles beaucoup plus, mais enfin c'étaient des nouvelles.

J'avais peu le goût des distractions extérieures, qui, du reste, ne sont pas nombreuses dans la bonne ville de Guadalajara. Les cafés ne sont guère d'usage, les tavernes sont abandonnées au populaire; les gens aisés, les négociants surtout, vont à la *lonja*, le cercle du commerce. En dehors de là il y avait le théâtre, qui était assez mauvais pour ne pas m'attirer. Les courses de taureaux avaient seules le privilège de me faire sortir de temps en temps de ma réserve. Je ne me donnerai pas le genre de faire, après M. Th. Gautier, le tableau d'un de ces tournois, car, en admettant même que je trouvasse les mêmes couleurs que lui, je devrais forcément rester

inférieur pour le trait, attendu que, les taureaux du Mexique étant notoirement plus bénins que ceux de la vieille Espagne, l'effet général d'un combat doit être moins saisissant, moins complet. Mais, comme l'auteur de *Tras os montes*, j'avouerai que j'aime ce spectacle et répéterai avec lui qu'en somme, « il est plus sain pour l'esprit et pour le cœur de voir un homme de courage tuer une bête féroce à la face du ciel, que d'entendre un histrion sans talent débiter de la littérature frelatée. » Je préférerais aussi voir par tous pays combattre des taureaux dans un cirque, que de voir des hommes jeunes et vigoureux aller s'entre-tuer par milliers, sans savoir pourquoi, sur un champ de bataille, et je ne supporte guère les mercuriales sur la tauromachie, que dans la bouche des amis de la paix et du désarmement universel.

Je demeurai donc beaucoup à la maison, où la *huerta* m'offrait la plus ravissante de toutes les promenades. Le mois d'octobre avait clos la saison des pluies, le temps était radieux, le jardin nous fournissait tous les jours, au mois de janvier, des bouquets de roses et de fleurs d'oranger. A cette époque de l'année, c'est-à-dire au cœur de l'hiver, la température était celle des plus belles journées d'automne en France; à la chute du jour on changeait ses vêtements de toile contre du drap, et l'on fermait les fenêtres pour causer, jouer ou lire, mais on ne songeait seulement pas à la nécessité de faire du feu.

Les nuits étaient splendides, et j'en ai passé plus d'une à errer sous les grands orangers sans avoir le courage de regagner ma chambre, alors que la lune, radiuse dans un ciel pur, inondait le paysage de clartés puissantes, inconnues dans nos régions. Guadalajara, avec son beau climat, est vraiment un séjour délicieux, malgré quelques inconvénients, car il y en a partout. Les plus sérieux sont au nombre de trois : l'ophtalmie, les puces, les cloches. J'ignore ce qu'on pourrait faire pour se débar-

rasser des deux premiers, quant au troisième, ce serait facile, je pense.

L'ophtalmie n'a rien de grave; elle consiste en une légère inflammation de la conjonctive et surtout des paupières, à laquelle l'étranger échappe rarement. C'est une affaire d'acclimatation. La cause de ce mal doit être attribuée vraisemblablement à la fine poussière du *tequesquite* qu'apportent certains vents. Je ne me suis pas aperçu qu'il y ait d'autres affections spéciales à redouter.

Les puces constituent un désagrément bien autrement sérieux. Ces folâtres insectes y sont à l'état de plaie d'Égypte, et, bien que la maison fût tenue avec une propreté toute hollandaise, nous n'en étions pas moins dévorés. Elles nous causaient de graves distractions le soir, autour de la table de jeu, où elles venaient s'attaquer à nos jambes avec une fureur inimaginable, et c'était comique que de voir nos luttes avec elles; nous en riions nous-mêmes le plus cordialement du monde. Les lits sont supportés par quatre pieds très-élevés à cause de cette engeance; on a soin de se déshabiller à l'autre extrémité de la chambre, on se brosse soigneusement les jambes et, quand on se trouve à peu près *inhabité*, on s'élançe sur sa couche. Avec de la finesse on parvient ainsi à n'en avoir que trois ou quatre pour sa nuit. Les gens du peuple couchent à terre, sur des *petates*, et dorment très-bien; je ne les ai jamais vus s'inquiéter beaucoup non plus des punaises, qui prospèrent admirablement sur tout le territoire de la République, partout du moins où la propreté n'est pas excessive.

Les poudres insecticides n'avaient pas encore pénétré jusque-là à cette époque, et c'était à beaux coups d'ongles qu'il fallait faire justice des puces; je faisais chaque matin un massacre de rigueur. En m'éveillant je courais tout d'abord au pantalon que j'avais quitté la veille, je le retournais avec tous les ménagements voulus, et, dans

les plus profonds replis des coutures, j'y trouvais, engourdis par la fraîcheur du matin et la digestion de mon sang un certain nombre de ces maraudeuses, grasses, maflues et rebondies. Pendant que je réglais leur compte, celles qui habitaient le carrelage de la chambre arrivaient peu à peu, affamées et maigres comme chats de gouttières; une à une elles sautaient bravement à mes jambes nues où, d'un doigt mouillé, je les happais dès qu'elles se posaient. Cette chasse me donnait assez régulièrement une vingtaine de victimes, quelquefois plus, rarement moins. Si je passais un jour sans la faire, le nombre était plus que doublé le lendemain.

Après ce tableau, on se demandera de quel inconvenient peuvent être les cloches, dont il me reste à parler.

Les cloches, oui-da! mais elles n'en ont qu'un, c'est celui d'être perpétuellement en branle. Je me trompe, elles en ont un autre, celui d'être effroyablement nombreuses. Le soir surtout, c'est à vous rendre fou et fou furieux.

Tin, tin, tin, dig din don, tintement, carillon ou grande volée, tin, tin, tin, c'est chaque jour vigile, commémoration, lendemain un octave de quelque bonne fête. On a constaté que le nombre des jours ouvrables, dit fort proprement *dias utiles*, n'était que de cent soixante-quinze au Mexique. Pauvre Jacques Bonhomme!

Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer, on nous ruine en fêtes;
L'une fait tort à l'autre et Monsieur le curé,
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.

Or, les jours *utiles* rapportent très-peu et les jours fériés coûtent beaucoup; il faut faire des offrandes et tirer des fusées, des *cohetes*. Chaque soir on en voit une masse partir du pied de quelque clocher bruyant. Les pauvres diables qui se dévotionnent ainsi ont le ventre creux.

Chaque coup de cloche que l'on entend éveille invinciblement quelque réflexion de ce genre, et pour trouver encore quelque poésie à ce bruit régulier et monotone après un séjour dans ces pays, il faudrait avoir le système nerveux aussi peu développé que la faculté de raisonner. Un soir, dans ces dispositions, j'ouvris le Faust machinalement, au hasard, et tombai sur ces paroles de Mephisto : « Je comprends l'ennui capital qui empoisonne ta vie. Comment le nier ? A toute noble oreille la sonnerie des cloches répugne. Et ce damné bim, baum, boum, qui charge l'atmosphère sereine du soir, se mêle à tout événement, depuis le premier bain jusqu'à l'enterrement, comme si entre bim et baum la vie n'était qu'un vain songe. » Je fermai le livre et m'allai coucher.

Le 1^{er} décembre de cette année fut signalé par un événement politique mémorable. Le mandat dictatorial de Santa-Anna expirait, et le peuple mexicain avait été invité quelques semaines auparavant, par une circulaire officielle, à donner ce jour-là son avis sur les questions suivantes, au moyen du vote universel.

1^o Le président actuel de la République doit-il conserver le pouvoir suprême avec les mêmes amples facultés dont il est investi maintenant ?

2^o Dans le cas où il ne continuerait pas à exercer ces mêmes amples facultés, à qui doit-il remettre immédiatement le pouvoir ?

Manière aussi jésuitique qu'insolente de dire à un peuple : si je ne suis dictateur, je ne veux rien être. Santa-Anna eût mérité pour cela seul de perdre le pouvoir, et nul doute qu'il ne l'eût perdu si les choses s'étaient passées honnêtement, c'est-à-dire si le Mexique avait été libre de ses allures ; mais Santa-Anna avait sous la main sa bonne armée, composée de Mexicains et payée par les Mexicains, il est vrai, mais enfin sou-

mise à la discipline, la première des vertus militaires. L'armée fut mise sur le pied de guerre.

Durant les quelques jours qui s'écoulèrent entre la publication de la circulaire et les élections, personne ne parut s'occuper des questions importantes qu'on allait avoir à résoudre, si ce n'est les agents du gouvernement, qui décourageaient l'opposition et réchauffaient le zèle conservateur, à la manière dont s'y prennent les planteurs pour combattre la paresse chez le nègre et stimuler son ardeur au travail, c'est-à-dire en lui montrant le nerf de bœuf. Je vis faire de la corruption, de l'intimidation, je vis distribuer aux troupes des cartouches et un arriéré de solde, mais je ne lus aucun article de journal, je ne vis aucun meeting où l'on discutât ce qu'il y avait à faire dans d'aussi graves conjonctures, où l'on s'éclairât sur le point de savoir si le Mexique avait encore besoin d'une dictature ou pouvait s'en passer, où l'on cherchât quel était l'homme le plus capable de succéder à Santa-Anna, s'il se retirait. Aucun candidat ne fit sa profession de foi, personne ne parut convoiter cette succession qui n'était pas ouverte ; on comprenait qu'il ne s'agissait pas précisément, pour le peuple mexicain, de déclarer s'il lui convenait ou non de maintenir Santa-Anna et la dictature, mais seulement d'accepter l'un et l'autre de gré pour ne pas se les voir imposer de force. Il fallait accepter ou se mettre en insurrection, et le moment n'était pas venu. On attendit le 1^{er} décembre dans une indifférence apathique.

Le vote eut lieu, et tout se passa très-bien ; pas de bruit, pas de ces désordres qui signalent les élections chez ces sauvages yankees, pas un coup de poing, pas un cri, pas une insulte, pas une récrimination politique ! Les âmes charitables qui demandent la paix ici-bas pour les hommes de bonne volonté eurent, ce jour-là, un bien grand triomphe au Mexique. On avait supprimé les bul-

letins et les urnes, méthode embarrassante, et on les avait remplacés par de grands registres en blanc; en tête d'une page il y avait le mot OUI, en regard sur l'autre le mot NON; chacun pouvait en approcher librement, et avec la même liberté signer sur l'une ou l'autre; personne n'y était contraint du reste, et beaucoup s'abstinrent. Les soldats toutefois votèrent obligatoirement entre les mains de leurs colonels, les moines entre les mains de leurs supérieurs, les Indiens des *pueblos* entre les mains de leurs curés, les *peones* ou serfs des haciendas entre les mains de leurs seigneurs, les employés entre les mains des directeurs d'administration; les gens de rien seuls usèrent du registre. Parmi ces derniers il s'en trouva quelques-uns qui, ambitionnant la palme du martyre, s'avisèrent de souiller de leurs noms la blancheur immaculée de la page négative. Ceux-là furent enlevés de leur domicile, la nuit suivante, par des soldats. Internés dans les provinces du sud, ils furent incorporés en qualité de volontaires dans des régiments de discipline, où on leur inculqua les principes de l'obéissance passive. Le 2 décembre de l'an de grâce 1854, don Antonio Lopez de Santa-Anna se réveilla plus dictateur que jamais, en attendant que la liberté prît sur lui sa revanche.

Ah! qu'il faut user de patience quelquefois pour en conserver un peu! Je venais d'assister à une manifestation du suffrage universel. Était-ce possible? Santa-Anna n'avait pour lui, je le savais, que le parti clérical et l'armée, et le suffrage universel venait de le maintenir au pouvoir contre la volonté de l'immense majorité de la nation! Quel dilemme paradoxal était-ce là? Le peuple mexicain en masse était-il en démence, ou bien avais-je perdu l'esprit? Ni ceci, ni cela; de suffrage universel pas davantage, mais une mystification nationale, une escobarderie politique des plus consciencieuses, une parodie sans pudeur, infâme de la part des gouvernants,

ridicule pour les gouvernés, honteuse pour les uns et les autres, la machination perverse de l'adultère faisant intervenir activement le mari dans la comédie qu'il joue pour posséder la femme. Le Mexique, à ce moment-là, me parut dans le rôle du Cocu battu et content.

Santa-Anna aurait pu se maintenir au pouvoir, effrontément mais énergiquement, sans vote, de sa propre autorité, en annonçant au peuple que la raison d'État le voulait ainsi, et le droit du plus fort aussi. Il eût été lion alors. Au lieu de cela il avait calculé dans sa bassesse de singe qu'il valait mieux se donner le masque de la légalité; à l'aide d'un subterfuge, tromper l'opinion au dehors, et, à l'intérieur, séduire les consciences timides, rallier ce parti que Sismondi accusait d'être *ivre d'ordre et furieux de tranquillité*. Avec ce subterfuge, il espérait faire croire à l'existence d'une démocratie ne fonctionnant que pour se détruire elle-même; acquérir le droit de se proclamer tyran élu du suffrage universel. Santa-Anna est une de ces natures personnelles pour lesquelles l'expérience n'a pas de leçons. Chassé vingt fois du pouvoir, il y revint vingt fois tel qu'il en était parti, à cela près pourtant que ses vices politiques et privés avaient pris du développement avec l'âge. Mettre à profit l'épuisement de la nation pour s'imposer brutalement à elle fut le but unique vers lequel il concentra sans cesse toute son habileté.

La petite surexcitation que provoqua cet incident se perdit bientôt dans les préoccupations d'un fait autrement important, la grande foire annuelle de San-Juan de los Lagos, dans l'État d'Agua-Calientes.

Le pays entier est en mouvement à cette occasion. La *feria* commence le 5 et dure huit jours, pendant lesquels il se traite des affaires considérables. Là arrivent les produits du monde entier, les étoffes de soie et de laine, les velours, les satins de l'Europe, les toiles des États-

Unis, et la production indigène avec son cachet pittoresque : les draps de Queretaro, les mantas de Tepic et de Salamanca, les beaux sarapes del Saltillo, les vestes et calzonerias de *gamuza* (peau de daim) de Chihuahua; les rebozos, la sellerie, les chapeaux *jaranos* de Guadalajara, la poterie commune de San-Pedro et la petite poterie fine en terre de senteur de Tonalá; les mors de bride, les étriers massifs, les longs épérons à gigantesques molettes, en acier richement travaillé et damasquiné; les *lazos* et *reatas* en cuir cru tressé de la Tierra fria, et les lazos de crin de la Tierra caliente. Là, Celaya envoie ses savons, Tequila son mescal, Pachuca son pulque, Mexico sa bijouterie fine ou fausse, dans le goût arabe, où la monnaie d'or et d'argent figure comme ornement. De longues files de chariots, d'interminables caravanes de mules arrivent et partent. San-Juan, qui compte quatre ou cinq mille habitants l'année durant, en compte cinquante mille pendant ces huit jours. Les boutiques se louent un prix fou.

M. Lyon s'y rendit avec les produits de la fabrique. Il avait été arrêté que je l'accompagnerais, car il est nécessaire d'être en nombre et bien armés pour se lancer avec des valeurs au milieu de ce pandémonium, mais au dernier moment, le gouverneur retira son autorisation. Faut-il d'avoir vu, j'emprunterai donc à Gabriel Ferry les détails suivants :

« L'origine de cette foire fut d'abord toute religieuse. Notre-Dame de Saint-Jean des Lacs était en grande renommée pour les miracles de toute espèce qu'elle opérerait, soit pour la guérison des infirmités les plus incurables, soit pour l'apaisement des consciences les plus désespérées. Un pèlerinage à San-Juan, accompagné de riches offrandes, ne suffisait pas, dans le dernier cas, pour obtenir le résultat désiré; le pénitent devait, en outre, descendre à genoux la côte rapide qui mène à la

place, traverser celle-ci, monter les douze degrés de la cathédrale. Là il attendait sur le parvis, les genoux en sang, que le prêtre reçût l'offrande et lui donnât l'absolution. Aujourd'hui, bien que le caractère religieux de cette foire se soit en partie effacé, on voit encore plusieurs fois par jour des malheureux acheter ainsi le pardon des crimes dont ils sont souillés. Cette pénitence doit, comme on le comprend sans peine, rendre à la longue la conscience aussi caleuse que les genoux.

« Les marchands ne tardèrent pas à venir exploiter les pénitents, dont le nombre était grand; les joueurs vinrent exploiter les marchands; les pauvres Indiens vinrent faire bénir leurs poules, leurs ânes et leurs chiens. Les voleurs vinrent mettre à contribution à leur tour les pénitents, les marchands, les joueurs, les Indiens, et une nuée de courtisanes s'abattit comme des sauterelles dévorantes sur cette mêlée de dupes et de fripons. Telle fut l'origine de la foire actuelle.

« La *villa* de San-Juan de los Lagos est bâtie au fond d'un bassin circulaire si profond, qu'à peine aperçoit-on de loin le sommet des deux tours de sa cathédrale. Quant à la ville, on ne la devine que du sommet du talus escarpé qui l'entoure de tous côtés. »

Nous ne tardâmes pas à savoir pourquoi l'autorité avait jugé à propos de me retenir. Un décret de Santa-Anna, en date du 29 novembre, nous amnistiait, et les prisonniers de Perote étaient déjà à la Vera-Cruz, attendant un navire de guerre français qui devait les transporter hors du territoire mexicain. Il était présumable que d'un moment à l'autre je pouvais être appelé à Mexico. La communication officielle du ministre de la guerre au ministre des affaires étrangères, à l'occasion du décret, portait que Santa-Anna désirait nous mettre à la disposition de notre gouvernement, en preuve de sa considération toute spéciale pour l'empereur des Français.

C'était bien une amnistie, mais ce n'était pas précisément la liberté, et ce nouvel incident me jeta dans un grand embarras. Qu'allais-je faire? M'embarquer avec les autres sur un navire français? J'avoue candidement que je m'y sentais fort peu disposé. La conduite de notre gouvernement à notre égard jusqu'à ce moment ne m'inspirait aucune confiance pour l'avenir. Je désirais retourner immédiatement en Californie sans faire le tour du monde auparavant, ou bien je préférerais le séjour du Mexique à toute autre éventualité. D'un autre côté, j'étais obsédé du désir de voir Mexico. Je pris conseil, et l'on m'engagea unanimement à demeurer coi jusqu'à ce que le gouvernement décidât du sort de ceux abandonnés, comme moi, dans les hôpitaux de la république; nous étions quinze dans ce cas à Guadalajara. Il y avait de grandes chances pour que nous fussions oubliés, ce qui me laissait libre dans les meilleures conditions. Si, au contraire, on nous réclamait pour nous adjoindre aux autres, alors je songerais à la fuite et les moyens en seraient à ma disposition.

Les jours se passèrent sans apporter de solution. Le 12 janvier, je reçus une lettre de M. Guilhot datée du 25 décembre. Il me racontait, entre autres choses, quelques particularités de leur séjour à Perote, qui me firent ouvrir de grands yeux, et me donnèrent l'explication du bon mouvement de Son Altesse Sérénissime à notre égard. Cette amnistie avait, il faut le dire, étonné tout le monde, car du moment où l'on nous avait vus abandonnés de notre gouvernement, on avait pensé que nous demeurerions à Perote aussi longtemps que Santa-Anna demeurerait au pouvoir. Le décret venait démentir cette supposition, mais comme il ne pouvait entrer dans l'esprit de personne de prêter un sentiment généreux à Santa-Anna, on s'était dit en riant que, trouvant trop onéreux de nous nourrir à rien faire, il s'était mis en frais de gé-

nérosité par économie. Il y avait une autre raison et la voici.

Le colonel d'artillerie du château de Perote était un homme intelligent, élevé en France, fort bien disposé pour les prisonniers, et en particulier pour M. Guilhot. Un jour il prit celui-ci à part et lui confia un secret important : il s'agissait d'un plan d'insurrection et le colonel avait jeté les yeux sur ses prisonniers. — « Si vous voulez appuyer notre premier coup de main avec une soixantaine de vos hommes, dit-il à Guilhot, vous n'aurez pas eu affaire à un ingrat, et c'est, en tout cas, un sûr moyen de reconquérir votre liberté. » Il mit à sa disposition de l'argent, du canon, des armes excellentes, des munitions; il s'agissait seulement de l'aider à prendre Puebla. M. Guilhot s'engagea séance tenante. En attendant le moment d'agir, ils convinrent de mettre la plus grande réserve apparente et jusqu'à de la froideur dans leurs relations, surtout en face du gouverneur. M. Guilhot crut voir, en effet, que le colonel était en suspicion. Peu de temps après cet entretien, il se retira à Jalapa en congé temporaire.

Le décret d'amnistie arriva; en passant à Jalapa, M. Guilhot demanda à voir le colonel. On fit d'abord quelques difficultés, puis un officier l'y conduisit et demeura présent à leur entrevue. Le colonel put seulement lui dire à mots couverts que le moment n'était pas venu, qu'il était étroitement surveillé, et qu'en tout cas il comptait aveuglément sur sa discrétion.

Il était évident que Santa-Anna avait eu vent du complot, et son plus cher désir avait été dès lors de se débarrasser d'hommes qui pouvaient devenir très-dangereux entre les mains de ses ennemis. Les faire fusiller n'étant plus possible, il songea à en faire une galanterie à l'empereur des Français, couleur qui en valait bien une autre.

Dans cette lettre, comme dans la précédente, M. Guilhot ne tarissait pas en éloges sur les officiers mexicains à qui ils avaient eu affaire ; les uns après les autres, ils avaient montré une considération bienveillante toujours, affectueuse quelquefois, pour leurs prisonniers. Partout, au reste, ceux-ci n'avaient recueilli que marques de sympathie de la part de la population et de la part de nos compatriotes établis dans le pays. Quant à leur sort ou plutôt à notre sort à venir, il m'annonçait que nous allions être transportés à la Martinique et que notre ministre à Mexico avait reçu l'ordre de ne laisser rentrer aucun de nous en France.

Je fus pris d'un désir immodéré de ne pas voir la Martinique. On me conseilla de gagner la côte du Pacifique, afin de m'embarquer pour San-Francisco ; mais pour cela il fallait qu'il vint à San-Blas, à Mazatlan ou à Manzanillo un navire à destination de ce port. Il était inutile de songer à Acapulco, où touche le steamer qui fait le service de Panama à San-Francisco, attendu que le vieil Alvarez tenait tout le pays d'alentour, et coupait sans pitié les communications. On ne pouvait plus correspondre avec la Californie par cette voie, ou du moins si difficilement que les lettres revenaient à cinq, dix, quinze et jusqu'à cinquante piastres, quand elles arrivaient. Un courrier, qui s'était tiré heureusement d'une de ces expéditions, me dit à cette époque avoir rencontré sur sa route trois de ses prédécesseurs : l'un était pendu, l'autre en prison ; le dernier, attaché à un poteau à la porte du général Alvarez, attendait qu'on l'envoyât rejoindre le second ou le premier. Faute de la recommandation du pauvre commissaire de Belen, Alvarez pouvait bien allonger encore indéfiniment mon voyage, en y ajoutant quelques péripéties dramatiques de pure surrogation.

On me tenait donc au courant des arrivages à Manzanillo, à San-Blas et à Mazatlan, mais comme il ne se

présentait pas de navire à ma convenance, je demeurais fort embarrassé quand, le 20 janvier, je fus mandé à la préfecture avec mes quatorze compagnons. On nous annonça que nous allions partir pour Mexico, et comme on ne jugeait pas à propos de déranger un détachement de troupes pour nous conduire, on pensait s'en remettre à notre bonne foi et à un passe-port commun. Ce passe-port commun, qui créait entre nous une sorte de solidarité, ne nous souriait pas du tout ; en somme, c'était une pièce parfaitement inutile. Les autres ne paraissaient pas plus disposés que moi à aller à la Martinique, ceux-ci voulaient rester dans le pays, ceux-là s'embarquer pour tel ou tel port du Pacifique ; bref, nous devions rayonner dans quinze directions différentes, il nous fallait donc autant de passe-ports. Je courus chez don Manuel Esquerro, qui pouvait beaucoup dans cette affaire ; il venait d'être nommé général et comptait à Guadalajara. Je lui représentai que nous ne pouvions pas voyager tous ensemble, les uns se proposant d'aller à pied, les autres à cheval, en voiture, en charrette, chacun selon ses moyens et suivant les occasions ; forcés de ne pas nous séparer, nous étions en quelque sorte forcés aussi d'aller tous à pied, ce qui était cruel.

Le digne général comprit fort bien tout ce que je lui dis, et peut-être aussi tout ce que je ne lui dis pas ; il s'employa du meilleur cœur à résoudre cette difficulté, et fit si bien que nous obtînmes ce que nous voulions. Le 21, on remit à chacun de nous un passe-port avec une indemnité de route ; on nous recommanda expressément de partir de suite et de faire diligence, de peur d'arriver après le départ de nos camarades.

Cette dernière éventualité, à laquelle j'avais déjà réfléchi malgré moi, devint, sous l'influence du désir que j'avais de voir la capitale, une idée fixe, une conviction. Du côté du Pacifique les occasions de départ pour la Californie

continuaient à faire défaut, et j'avais la perspective de passer plusieurs mois dans une triste et ennuyeuse attente à l'un des ports susmentionnés. Mexico ! Mexico ! ce nom tintait sans cesse à mes oreilles, et j'avais des visions magiques. Qui pouvait m'empêcher d'y aller et d'y demeurer caché jusque après le départ de la troupe pour la Martinique ? Alors je me présenterais hardiment à la légation française, où ma qualité d'exception unique ne pouvait manquer de me valoir un traitement exceptionnel ; je ferais régulariser ma position de manière à pouvoir demeurer dans le pays ou, au pis aller, j'obtiendrais un passe-port pour les États-Unis. Sur ces calculs de probabilités, je me laissai aller à un désir bien naturel, et mon voyage à Mexico fut chose arrêtée.

Le 22, je fis mes visites d'adieu ; le lendemain, dans la matinée, je pris congé d'une famille qui m'était devenue chère, et, montant à cheval, je m'éloignai le cœur gros de cette oasis où ma bonne étoile m'avait conduit comme pour me récompenser de tous les maux passés et à venir. Quitter ceux que l'on aime est toujours une dure nécessité, et, si la raison ne venait sagement tempérer le sentiment, voyager serait le plus cruel de tous les supplices, tandis que c'est au contraire le plus sain de tous les exercices. Non-seulement il y a profit pour le corps et l'intelligence, mais encore pour le cœur ; il apprend que le nombre des gens dignes d'être aimés est plus grand qu'on ne le croit sur ce pauvre globe dont on a tant médité, au sein de cette pauvre humanité que l'on a tant calomniée ; il apprend à aimer de loin, excellente recette pour aimer beaucoup, excellent préservatif contre le chauvinisme, ce sauvage besoin de détester tout ce qui ne nous touche pas immédiatement. Voyager développe la faculté d'aimer.



CHAPITRE X.

Le désert et les regrets. — Costume et harnais mexicains. — Zapotlanejo. — Un couple de moines. — Un domestique d'occasion et un cheval *campero*. — Tepatitlan. — Les *chinches*. — Le *cerrito*. — San-Miguel. — Don Blas Roblero. — Chevaux de *sobrepaso*. — Combats de coqs. — Un *abrazo*.

23 janvier. — Je traversai San-Pedro ; on n'y voyait plus ni soldats ni prisonniers, et tout était bien calme au tour du lieu où nous avons été enfermés. Quatre lieues plus loin, je passai le rio Santiago sur un beau pont de pierre d'un grand développement, orné de pyramides, d'obélisques et de niches ; le lit du fleuve est très-large en cet endroit, mais il est peu profond, surtout à cette époque de l'année.

Au delà des collines qui le bordent, j'entre dans une belle vallée et suis frappé de la physionomie nouvelle qu'a prise le pays depuis cinq mois. Les pluies sont terminées, la moisson est faite, le sol est nu, et ce parage, renommé pour sa fertilité, a l'air d'une terre stérile. La verdure des buissons a jauni sous les feux du soleil, il n'y a plus de nuages au ciel, plus d'*atascaaderos* sur la route, mais, en revanche, des flots d'une poussière tellement fine qu'elle semble échapper aux lois de la pesanteur ; soulevée par le pied des animaux, elle demeure en suspension dans l'air comme une vapeur. Les habitations sont rares et perdues dans la distance au pied de montagnes rousses et hardies.

A mesure que j'avais dans cette solitude agreste, m'éloignant d'une ville d'où je n'étais sorti qu'au prix d'un déchirement, je sentais un trouble indéfinissable